

L'HOMME INDISPENSABLE.

Il est des hommes dont les talents, les vertus, l'activité, jettent dans le sol de la société des racines si profondes et si nombreuses, qu'il semble impossible de les en arracher sans ébranler le monde.

Tel était M. Dorville pour tous ceux qui étaient liés avec lui de parenté, d'affection ou d'affaires. Son nom se trouvait tout naturellement placé à la tête de toutes les combinaisons, de tous les projets, de toutes les espérances, comme de toutes les bonnes œuvres faites en commun; et ce n'était pas lui, chrétien profondément humble, qui l'y avait placé, mais l'opinion de tous qui l'y portait, sans envie, sans contestation, et comme le premier élément de toute réussite. On aurait pu le nommer l'homme *indispensable*.

Sa femme, douce et timide, ne pouvait prendre un parti dans une affaire d'intérieur sans le consulter; c'était toujours lui qui donnait la bonne idée, lui qui la tirait d'embarras, lui enfin dont elle ne pouvait pas plus se séparer qu'on ne se sépare de son ombre.

Ses enfants, déjà nombreux, quoique bien jeunes (il en avait cinq, dont l'aîné ne comptait pas encore sept ans), ses enfants ne savaient guère mieux se passer de lui que

leur bonne mère. C'est lui qui leur servait d'instituteur, car sa fortune, assez étroite, ne lui permettait pas de faire venir des maîtres du dehors, et son affection trop vive ne le laissait pas libre de les envoyer à une petite école du voisinage. C'est lui qui présidait à leurs jeux et maintenait la concorde au milieu d'eux. Si parfois il s'éloignait, et qu'à son retour il se fût élevé une petite bourrasque de pleurs et de cris, quelques mots de sa bouche, tendres ou sévères, selon la nécessité, calmaient bien vite cette agitation ; tout le monde passait de la dispute à la paix, des larmes au sourire, et l'on se groupait heureux autour de ce cher et bon papa.

Mais ces scènes de famille, bien que pleines de douceur, le cédaient en importance aux œuvres que M. Dorville dirigeait au dehors. Ses amis étaient nombreux, car il était lui-même très-obligéant. Loin de fuir celui qui voulait emprunter, il semblait aller au devant de lui ; s'il ne pouvait pas toujours rendre des services pécuniaires, du moins ne refusait-il jamais de donner son temps, ses soins, un conseil, et ces paroles d'encouragement, qui, en relevant l'affligé et le nécessiteux, leur rendent le courage, ce qui vaut bien l'or et l'argent.

A côté de ces services aux particuliers, il faut placer ceux que M. Dorville rendait à la société entière. Il était membre de nombreuses associations de bienfaisance, de philanthropie et d'évangélisation. Jamais il ne fut le président d'aucune, mais toujours il en fut le membre le plus actif, ou comme on le disait de lui : la *cheville ouvrière*.

Sans bruit, sans paroles, sans affectation, il agissait. Loin d'énumérer ses nombreuses occupations à ceux qui l'approchaient, il les dissimulait à ceux qui paraissaient s'étonner qu'il pût y suffire ; et quand il les avait accomplies, il trouvait toujours moyen de se retirer en arrière, comme s'il n'y était entré pour rien et comme si ses spectateurs avaient tout fait.

Aussi personne n'était-il envieux de lui ; tous, absolument, tous lui rendaient-ils le témoignage de faire plus et mieux que les autres réunis. Aussi tous, sa femme, ses amis, ses compagnons d'œuvre répétaient-ils à l'envi : Si nous perdions ce cher ami, que ferions-nous ?

Enfin, pour compléter le tableau de cette vie de dévouement et d'action, il faut ajouter que M. Dorville était le pasteur d'une paroisse pauvre et nombreuse. Seul ecclésiastique au milieu d'une population ouvrière dans une grande ville, il en était aussi comme l'unique providence. Quand ses propres secours ne suffisaient pas, il conduisait l'indigent à la porte du riche, et là il demandait pour lui ; quand un emploi devenait vacant, on pouvait s'adresser au pasteur comme à un homme d'affaires qui avait toujours juste ce qu'il vous fallait. Mais c'était surtout dans son ministère spirituel que M. Dorville était l'homme indispensable et béni. Chacun de ses catéchumènes devenait son enfant et se croyait le préféré. Chaque famille de sa paroisse et chaque membre de ses familles le prenaient pour son conseiller, et chacun aussi croyait en recevoir des conseils et des témoignages d'affection tout particuliers. Sa prédication, tour à tour forte, tendre, persuasive, parce qu'elle était simple et vraie, sa prédication satisfaisait (chose rare !) tous les auditeurs, ou plutôt on ne songeait guère à se dire oui ou non satisfait ; mais on emportait de son discours une impression salutaire, on se repliait involontairement sur soi-même, et achevait ainsi pour soi l'œuvre que le pasteur avait commencée. Aussi, pendant la semaine, s'arrachait-on ses heures qui, bien que multipliées en quelque sorte par son activité, étaient encore loin de suffire à des conversations nombreuses provoquées par le discours du dimanche précédent.

— Je n'ai pu voir M. Dorville depuis huit jours, se disait-on dans son antichambre, et cependant j'ai tant à lui dire !

— Et moi ! Et moi ! répétait-on de toutes parts.

— M. Dorville est absent pour le reste de la semaine, venait quelquefois dire sa chère femme ; il est allé prêcher à vingt lieues d'ici.

Et à cette fâcheuse nouvelle d'une absence, revenait naturellement dans tous les esprits cette triste pensée : Que ferions-nous donc si nous perdions ce cher pasteur ?

M. Dorville mourut, et mourut subitement. En quelques instants, l'époux, le père, l'ami, le pasteur, l'homme indispensable, enfin, n'était plus !

Ce fut un concert de plaintes, de regrets, de cris, de larmes, dans toute l'église pendant une semaine entière. Mais enfin le pasteur dut être remplacé et le fut. Les comités eurent chacun un membre de moins et restèrent constitués ; les pauvres allèrent directement à la porte du riche ; les enfants, légers comme on l'est à cet âge, se tournèrent, l'un vers sa mère, l'autre vers sa bonne, un troisième fut mis en pension, et les autres placés chez des parents qui, de loin en loin, leur répétaient le nom de leur père pour qu'ils n'en perdissent pas tout-à-fait le souvenir. Enfin, disons-le, la vague des affaires était revenue sur le gouffre creusé par la chute de cet homme, et cette vague, après quelques légères oscillations, avait laissé la surface et le fond tranquilles comme auparavant. Tout marchait et marchait assez bien. On s'étonnait que tout allât comme auparavant. Le mécanisme de la société fonctionnait si bien, qu'on se surprenait à dire : Il n'y manque donc pas le moindre rouage ! La veuve de M. Dorville seule, resta longtemps triste, inconsolable. Puis la pensée de ses enfants orphelins lui persuada qu'elle ferait bien de leur donner un appui... Elle se remaria, et l'homme indispensable, époux, père, ami, pasteur, fut complètement remplacé. Son nom revient encore de loin en loin sur les lèvres, à propos d'un événement, d'une

date du passé; mais c'est comme un souvenir de l'histoire ancienne, et on court ensuite à ses affaires ou à ses plaisirs.

Cette histoire est vraie, le nom seul est supposé; tout homme qui se croit indispensable peut parfaitement y mettre le sien; peut-être y trouvera-t-il un motif de plus à l'humilité.

Pauvre humanité! Quelle place tiens-tu donc sur la terre? Le grain de sable, du moins, reste des siècles sur le même rivage! Pauvre humanité! oublie donc ce monde, et porte tes regards vers ta céleste patrie : là, tu ne seras pas plus indispensable qu'ici-bas; mais là, du moins, tu vivras éternellement dans la lumière, la sainteté et l'amour de ton Dieu et Sauveur!

date de passé; mais c'est comme un souvenir de l'histoire
écrite, on court ensuite à ses affaires ou à ses plaisi-
sirs.

Cette histoire est vraie, le non seul est supposé; tout
homme qui se croit indispensable peut certainement y
mettre la sienne; peut-être y trouvera-t-il un motif de plus
à l'humilité.

Pauvre humanité! Quelle place tiens-tu donc sur la
terre? La grain de sable, du moins, reste des siècles sur
le même rivage! L'œuvre humaine! oubliée dans ce monde,
et toute les regards vers la céleste patrie: là, tu ne seras
pas plus indispensable qu'ici-bas; mais là, du moins, tu
vivras éternellement dans la lumière, la sainteté et l'a-
mour de ton Dieu et de sa croix!

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.